Franck Venaille

Le livre ouvert

Hommage à Dominique Labarrière
publié dans Incendit(s) *n° 19-20 (1993)*

On ouvre un livre. Par milliers les mots jaillissent et font entendre dès lors cette mélodie qui, sans cesse, ramène le lecteur à la question première : pourquoi *ce* livre ? D'où lui vient sa forme ? Quelle est, dans ce sarcophage ainsi ouvert, le sens profond des hiéroglyphes, des signes, du blanc qui les entoure ? Pourquoi chercher ici émotion et grâce, pudeur et vision, retenue et labeur ? On ouvre un livre. Le nom de son auteur est la première indication qui s'offre à nous. Mais, déjà, les mots prolifèrent. Mots nus. Mots soustraits à la réalité triviale. Mots qui nous entraînent toujours vers un ailleurs dont nous ne soupçonnions pas – ou si peu – l'existence. On ouvre un livre. Son titre nous a séduit, ému, heurté, prévenu en tout cas de ce que serait notre lecture. Il me semble parfois, que composer une œuvre, c'est aller de l'infiniment grand à l'infiniment petit, passer du brassage du monde au mouvement lent de l'insecte qui, de tout, se méfie. Avec le temps, souvent, les mots se raréfient, expriment de moins en moins le mouvement de l'univers pour, au contraire, dire l'attente, la retenue, l'incertitude. On ouvre un livre. Et c'est un grand bonheur de voir que son auteur a parfaitement assimilé ce cheminement et qu'il nous fait rêver devant des phrases de plus en plus brèves, des mots de plus en plus rares, une intensité dans l'écriture affirmée et prégnante. Derrière sa discrétion et son effacement le plus souvent volontaire, Dominique Labarrière écrivait avec une pugnacité rare. Il semble que toute l'énergie qui était concentrée dans son corps émacié irriguait ses livres et leur écriture et, qu'à sa manière, il est – en tant qu'écrivain – très représentatif de ce que je viens de tenter de mettre en évidence : passer de l'infiniment grand à la précarité, du désir de tenir la totalité de la vie dans sa main au seul besoin de contempler un mot, avec passion, en tenant compte du silence qui l'annonce, l'accompagne et le suit. Chez Dominique Labarrière, la *Nostalgie du Présent* (1977) s'était transformée en une *Pratique de l'Émotion* (1984) pour atteindre l'*Exploration de l'Ombre* (1988) voire *La Forme du Vent* (1991). C'est dire qu'il nommait de moins en moins êtres, sentiments et faits pour, en revanche, suggérer leur présence et leur ombre. Ce « presque rien » sur lequel il travaillait est très probablement la forme supérieure du « tout dire ». Dominique menait sa quête dans le silence, l'intériorité, la transparence, mais également dans la panique et l'angoisse. J'ai ouvert chacun de ses livres. Leurs mots m'ont apporté : sérénité et anxiété, résolution et confirmation que j'avais devant moi quelqu'un d'engagé dans un itinéraire authentique. Mais comme j'eusse dû m'inquiéter davantage, lisant : *Le vide ne se maîtrise pas*. On ouvre un livre. Les mots vous agrippent. Et apparaît ce que je vais nommer : la discipline de l'évidence.